

est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle. Elle se marie loyalement, mais sans trop d'amour. C'est un devoir qu'elle accomplit, mais non pas une fête qu'elle se donne. En la voyant marcher à l'autel d'un pas si ferme et si tranquille, les petites-maîtresses s'étonnent et s'écrient : " Elle n'a fait que cela toute sa vie." Maintenant, fasse le ciel qu'elle appartienne à un honnête homme qui ne rougisse pas des vertus de sa femme et qui Pentoure de tous les respects qui lui sont dus !

La voilà donc mariée et entrant dans le monde, sans reproche, sans plaisir et sans peur. Elle a fermé les yeux de sa vieille grand-mère qui lui a répété, en mourant, les deux paroles de toute sa vie : " Dieu et le roi ! " Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance, elle est devenue mère à son tour, elle est une mère tendre et sérieuse. Ce que fait son mari, ce qu'il devient, ce n'est pas la notre sujet. Nous ne voulons pas montrer le martyr, nous voulons montrer la chrétienne. Au dedans et au dehors de sa maison son autorité augmente chaque jour. D'abord on en avait eu peur, on commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une grâce doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelles, est tout de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau nouvellement découvert, elle écoute à peine ; dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et elle dit : " Allons." Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent ; elle conseille, elle reprend doucement ; sa remontrance même a tout le charme d'une louange ; elle sait dans ses moindres détails toute la maison qui lui est confiée. S'il est encore quelques femmes dans le monde qui disent en parlant d'elle : " C'est une bégueule ; " ses domestiques et les pauvres disent : " C'est un ange ; " et il y a plus que compensation.

Voulez-vous savoir sa vie ? Rien n'est plus simple ; mais pour la savoir telle qu'elle est, il la faut comparer à l'existence des autres femmes, aux existences les plus brillantes et les plus enviées, sinon la vie de notre dévote ressemblerait à la vie de tout le monde, tant cela est simple et facile à comprendre. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, le goût et la grâce remplissent tous les salons de Paris, est encore plongée dans le sommeil du matin, dont elle a si grand besoin pour réparer l'esprit et la beauté qu'elle a dépensés cette nuit même, notre jeune femme est déjà à l'œuvre ! Elle s'est réveillée de bonne heure, et son jeune visage, que les veilles n'ont pas altéré, n'a pas eu besoin de

grands apprêts. La voilà donc déjà vêtue, et l'on peut dire que si les femmes ordinaires ont devant elles dix ans de jeunesse, celle-là, grâce à sa vie simple et réglée, en a trente pour le moins. Son habit est de bon goût, d'une éclatante propreté, d'une grâce un peu méthodique, mais charmante. Toute dévote qu'elle est. l'aimable femme est restée ce que Dieu l'a faite, une jeune et belle personne ; si elle ne permet pas qu'on lui dise à chaque instant : Vous êtes belle, elle a en elle-même le secret, ou, pour mieux dire, l'instinct de sa beauté, et elle en prend soin comme il faut prendre soin toujours des dons les plus précieux du Créateur.

Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a déjà embrassé ses enfants, elle a encouragé son mari dont elle est le conseil. Elle a examiné sous toutes ses faces une affaire importante, elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison, la journée est employée toute entière ; ce serait un crime d'en perdre une heure. Cependant la femme à la mode est habillée, c'est à dire qu'elle a passé la première robe de la journée ; pour la promenade elle en mettra une seconde, pour le dîner une troisième, une quatrième pour le soir. Dans l'intervalle des grandes affaires, la femme du monde demande ses lettres et ses journaux ; alors sa soubrette, car elle a une soubrette, lui apporte sur un plat d'argent toutes sortes de petits papiers ambrés, ornés de dessins et d'images, parfums indiscrets et nauséabonds qui montent à la tête sans passer par le cœur. La dame lit tous ces billets d'un regard dédaigneux, elle y est faite. Pour elle, les plus douces paroles n'ont pas de sens, elle en sait toute la vanité. Quand elle a épuisé ces mensonges dorés, elle ouvre en bâillant, d'une façon agréable, ses journaux grands et petits. Là elle apprend toutes sortes de nouvelles qui n'intéressent qu'elle seule : — M. Duprez est malade. — On croit que madame Dorus est enceinte. — Vernet a la goutte. — Bouffé est absent ; — La loge Bleue, la loge des Lions s'est déclarée pour mademoiselle Louise contre mademoiselle Joséphine, et autres fariboles qui composent le fond actuel de la conversation parisienne. La partie la plus intéressante de ces journaux est celle-ci : " Hier au " bal de l'ambassadeur d'Angleterre, madame la " marquise de C\*\*\* portait un turban de telle " façon ; madame la comtesse de V\*\*\* avait " une robe ainsi faite... ; le chapeau de ma- " dame d'O\*\*\* était doublé de telle couleur... ; " madame la marquise de F\*\*\* avait acheté un " mouchoir en tel endroit, ses gants en tel " autre. Le prince de S\*\*\* a fait faire sa